

LU

Histoire du livre de jeunesse d'hier à aujourd'hui en France et dans le monde.

Gallimard. Déc.93. 94 p. 49F.

GALLIM'ART

Eh oui ! c'est pourtant vrai qu'ils sont beaux les beaux livres de la grande maison d'édition des tout petits : la Gallimard ! La souveraine des couvertures glacées se tend cette fois-ci un miroir à elle-même et se raconte sa propre histoire en technicolor et en version très originale dans un somptueux document à prix réduit : 49F pour 94 pages polychromes.

Ca s'appelle pourtant *Histoire du livre de jeunesse d'hier à aujourd'hui, en France et dans le monde* : c'est une compil' ! Pas d'auteurs, ni d'illustrateurs sur la couverture ; juste une pomme qui semble arriver tout droit de chez l'Éternel et qui tourne, comme la terre des infos télévisées, sur fond d'étoiles et de planètes, en se rapprochant inexorablement des lecteurs satellites qui, s'ils ne font pas quelques arrêts sur ce déferlement de pages plus maquettées les unes que les autres, risquent bien de s'en prendre plein la poire.

Les livres quand ils sont leur héros

Demi-dieux que ces bouquins ! La première page entre pourtant dans leur humanité, les épinglant dans leur intimité : gorge, dos, texte en habillage, tranche de pied... Rien que pour ce schéma-là (p.3), il faut se procurer ce document. Après une présentation cosmique de ce qu'est un éditeur "*un métier où il faut connaître tous les métiers et les faire tous en même temps... le plus beau, le plus exigeant, le plus passionnant, le plus compliqué des métiers*" (p.4-5), l'histoire entre dans son chapitre le plus réussi : l'explication très pédagogique et très illustrée de la fabrication d'un livre. Tous les savoir-faire de chez Gallimard se sont donné rendez-vous entre passé et présent, entre composteur et ordinateur, entre fiction et réalité quand la fiction est si familière qu'elle semble réelle (Saint-Exupéry, Roald Dahl, Le Clézio...), quand la réalité dépasse, et de loin, la plus fantastique des fictions (image d'un comité de lecture qui réunit, par exemple, Robert Gallimard, Queneau, Camus, Gérard Philippe...) (p.6).

Les pages qui suivent (8-25) sont tout aussi féériques dans une facture pourtant documentaire : images en train de se fabriquer qui trônent au milieu de leurs outils recouverts de célèbres illustrations, légendées et légendaires, puisqu'arrachés à ces mythes que sont devenus Pef, Claverie, Lemoine... C'est alors au tour des maquettes d'être mises en pages, parmi leurs instruments et leurs concepteurs, bien rangés au-dessus de leur dernière réussite : le projet Racines, bientôt en vente dans les meilleures librairies et même les autres.

La couleur, le cher atout de Gallimard, couvre deux pages parmi les plus techniques : "*les couleurs primaires ne doivent pas être simplement superposées : elles ne donneraient que du brun. Il faut donc tramer, c'est-à-dire transformer chaque à-plat de couleur en milliers de petits points... Plus les points sont rapprochés, plus la couleur est foncée. Plus ils sont éloignés, plus elle est claire*".

"*Les belles images méritent d'être bien imprimées*" et nous voilà chez l'imprimeur où les plus jolies reproductions sont sûrement celles des rotatives, des plieuses, des machines offset aux beaux usages.

Une question commençait à poindre dans la tête du lecteur ébloui quand, en bon cibleur de public, l'éditeur y répond, sans détour ni tabou : oui, le livre a un prix. Non, il n'est pas cher. La pomme est croquée en tranches où le diffuseur a la plus belle part (un quart golden) tandis que les auteurs et les illustrateurs se partagent les pépins. Une batterie d'arguments tentent de convaincre l'acheteur potentiel : et votre Jean's, combien de livres vaut-il ? Avez-vous pensé qu'un livre, c'est un tout compris, pas de fil, pas de pile (d'ailleurs six piles, c'est un livre...) etc.

Les lecteurs seront-ils convaincus, eux que l'on va chercher dans leurs foyers, leurs écoles, leurs librairies, leurs bibliothèques, leurs moindres désirs par des opérations de promotion, de publicité, de sponsoring, de coédition... grâce aux foires, aux salons et autres catalogues, présentoirs, affiches, sacs, marque-page, auto-collants, cartes postales ? Toujours est-il que, mettant à profit ce qui a sûrement attiré parents et enseignants, le chapitre se termine par un questionnaire destiné à savoir si les petits ont bien lu (p.24-25). Au milieu des images et sous le regard de Roald Dahl, c'est plutôt drôle surtout que les réponses sont juste en dessous et à l'envers.

Et puis derrière, un beau lexique où chaque enfant apprendra, par exemple, que la police c'est l'ensemble des corps et des styles (gras, maigres, italiques...) d'un même caractère.

Indéniablement ce chapitre doit être en BCD. C'est un outil de travail aussi beau qu'utile même si... mais n'interrompons pas l'histoire.

Benjamin, cadet, junior, le livre grandit avec le lecteur

"L'histoire du livre pour enfants est passionnante." C'est ce qu'affirme Marc Soriano dans son introduction (p.28). La caution est solide et le reste pas inintéressant du tout et toujours fabuleusement imagé. Le Petit Chaperon Rouge est relié à Sempé par Perrault, La Fontaine, De Foe, Swift, Newbery, Grimm, Hoffmann, De Ségur, Grandville, Doré, Hetzel, Verne, Andersen, Carroll, Potter, Stevenson, Kipling, London, Mickey, Bécassine, Les Pieds Niquelés, Tarzan, Babar, Tintin, Paul Faucher, Prévert, Delpire éditeur, Harlin Quist et Ruy-Vidal, Saint-Exupéry et puis Sendak jusqu'au raz de marée des années 70 où depuis, nous dit-on, c'est la permanence et la profusion. Partout, des images incrustées dans les textes, des textes ciselant de somptueuses illustrations. Des loups tout-puissants aux petites souris très futées, les représentations de l'enfance se tressent et s'enrubannent sans que l'on puisse vraiment peser la qualité de l'évolution même si l'on prend bien la mesure du chambardement.

Quand on sait l'état des informations des enseignants et des parents sur cette littérature qu'ils souhaitent tant faire apprécier des enfants, on rêve qu'ils ouvrent ensemble ces pages et que ça leur donne envie d'aller plus loin, jusqu'à se poser certaines questions non traitées ici... Mais chut, enfin ! puisqu'on vous dit que le livre n'est pas terminé, qu'il faut s'abandonner aux plaisirs : "*plaisir à sentir l'odeur de la colle, à toucher le papier, doux quand il est lisse ou qui chatouille quand il a plus de grain, plaisir à feuilleter, à écouter le bruissement des pages, la musique de la voix qui raconte l'histoire*".

Il était une fois Gallimard

La belle couverture NRF s'ouvre sur Paul Claudel, André Gide, Charles-Louis Philippe et sur Gaston Gallimard qui tint pour eux son premier "comptoir d'édition". Insensiblement, tout de suite après Sartre, Beauvoir, Camus, Vian, Duras, Sarraute, Genet, Roy... on en arrive à l'ouverture du département jeunesse en 1972. Rattaché à de telles origines comment douter un instant de son prestige ? C'est pourtant et surtout une histoire de collections qui nous est contée, des 1 000 soleils aux Découvertes en passant par les Folio, suivie d'un catalogue d'auteurs et d'illustrateurs dont les portraits couvrent cinq grandes pages. Créateurs élevés au rang de héros puisqu'ils côtoient Le Petit Nicolas, Le Prince de Motordu et quelques animaux célèbres.

Père Pennac qui êtes au 7^{ème} ciel...

C'est beau, c'est bien fait, on a envie d'y croire. Et si tel n'était pas le cas alors, lecture expliquée du plaisir, dans ce livre qui maudit l'imposition de lire et qu'on nous assène pourtant partout, dans les magazines, à la radio, à la télé et jusque dans les congrès d'orthophonistes. Alors, l'avez-vous tous bien lu, sans sauter de page et à voix haute, ce presque roman ? Georges Jean, oui (p.80) : "*Je crois fermement au "paradis" de Daniel Pennac.*" Et aussi Geneviève Patte (p.83) : "*Merci cher Daniel Pennac... ainsi,*

grâce à vous, dans le monde des livres, il n'y aura pas simplement beaucoup d'appelés, il y aura aussi beaucoup d'élus."

Du fond des âges et des mémoires se mêlent donc les émotions de lecture des vieux-uns qui devraient servir d'avenir aux jeunes-autres. Papy Le Clézio d'abord, avec sa mamy : "*J'ai passé de longues matinales, je m'en souviens très bien, dans le lit de ma grand-mère, elle m'enseignait avec une patience sans limites, et moi hésitant, refusant d'entrer dans l'autre monde... Souviens-toi, toi aussi, du jour où tu as appris à lire, de ce moment inquiétant, palpitant, quand tu étais sur le bord de ton monde, et que tu sentais le vertige, à regarder l'autre versant où bougeaient tant de vérités et de chimères.*" (p.87) Ou alors tatie Danièle (Sallenave) : "*Bien sûr, je lisais sans tout comprendre. Mais cette incompréhension me garantissait que grandir valait la peine, puisque avec le temps l'obscur s'éclaircirait. S'ajoutait à cela le plaisir physique de sentir, dans ma gorge, se former sans bruit les phrases. Encore aujourd'hui, quand je lis ou écris plusieurs heures d'affilée, même sans prononcer un mot, j'ai une extinction de voix. Et, quand il m'arrive de lire tout haut à mes étudiants des passages de Mort à Venise, l'émotion me submerge.*" (p.91) Quelle santé !

.....

Que dire ?

C'est beau, très beau. Certes.

On tourne et retourne le livre dans tous les sens, cherchant la cause d'un malaise indicible. Les images sont belles, le texte agréable. Mais quoi ? Faut-il fureter du côté d'un habile tissage ? Sans doute. En permanence, la superposition des langages crée des effets spéciaux : illustrations, photos, dessins, reproductions, texte en italique, en gras, en couleur, citation ou texte original, l'amalgame est réussi. Quand l'imaginaire se mêle si naturellement au réel, quand l'inédit se marie si bien avec des extraits de textes ou d'images, on ne distingue plus très bien les frontières entre le faux et le vrai, le particulier et le général, ce qui est dit ici et ce qui vient d'ailleurs. L'allusion crée l'illusion et tant c'est beau qu'on se prend à croire que la vie, dans toute les maisons d'édition, est aussi tendre que les trois amis de Helme Heine (p.70), aussi sereine que la Beatrix Potter (p.47), aussi mutine que ces petits derrières d'enfant et de poussins émergeant d'un grand bouquin (p.88-89). Dans les cimetières d'éditeurs, on fait pourtant le plein et même dans l'encore-vie éditoriale l'univers est impitoyable.

On tourne et on retourne ces tout de même belles pages à la recherche d'autre chose. D'un quelconque projet éditorial par exemple. Là encore c'est subtil. Quand, p.65, on découvre l'impressionnante couverture de la NRF, on s'attend à la description d'une politique éditoriale. Habilement, derrière un flot de célébrités, parfois photographiées, toujours abondamment citées (Malraux, Giono, Drieu La Rochelle, Arland, Bosco, Dhôtel, Céline, Montherland, Cohen, Ramuz, p.67) on arrive (p.68), sans vrai avertissement (pas de titre l'annonçant ou alors confondu dans une couverture de livre) à la littérature jeunesse. De là à croire que ce département est l'héritier direct de la NRF d'avant-guerre, il n'y a qu'une page. On l'a tournée et on a cru le lire : ce qui guide Gallimard, c'est la qualité, l'universalité de la culture.

Bon Dieu ! mais c'est bien sûr...

C'est de là, bien sûr, qu'elle vient la pomme ! La pomme des origines de la condition humaine qu'elle accompagne dans ses progrès, jusque sur les derniers écrans des super macs. Bonté divine du fruit croqué quand les références, souvent assimilées au sentiment de vertige, sont loin d'être défroquées : "*Prière, pardon des offenses, faute confessée, portion d'éternité, communion, absolution du texte, paradis...*" D. Pennac, p.80. "*Vocation de lecteur*" P. Wolf, p. 82. "*C'est un bout de Dieu qui s'en va, une première fracture du paradis.*" C. Bobin p.91. Et voilà la célèbre maison d'édition qui lévite, comme sa pomme, en apesanteur, au-delà d'un autre monde, le vrai, où le droit de lire n'a pas encore été conquis par plus d'un tiers de l'humanité et où le plaisir d'écrire est un privilège non aboli. De quel vertige parle-t-on ?

Heureusement il y a Bernard Épin (p. 85) qui a d'autres souvenirs. Dans ses rêves, les utopies fleurissent sur la volonté de changer le monde et le mot "lutte" n'a pas encore disparu du vocabulaire.

Heureusement aussi qu'il y a Christian Bruel qui ne parle ni de Pennac ni de sa vie intime de lecteur. Pas bête, l'animal, il conclut avec une présentation de sa maison d'édition **Le Sourire qui Mord**, qu'appuie Gallimard. Là, les projets sont clairs : "*Les livres du **Sourire qui mord** considèrent l'enfant comme un lecteur à part entière méritant des points de vue non altérés sur le monde, de vrais textes articulés avec des images indispensables qui aiguisent le regard.*" (p.91)

Un regard aiguisé, c'est sûrement le meilleur outil pour lire ce document très intéressant si le faste des images et des couleurs n'a pas pour seul effet d'en mettre plein la vue.

Un regard aiguisé c'est sûrement la meilleure chose que l'on puisse offrir aux enfants. Alors, les maisons d'édition pourront naître et ne plus mourir et produire, en même temps que des livres, des outils de présentation de leurs productions. Espérons que cette époque viendra où nos enfants seront "*meilleurs que nous*" et qu'ils réussiront à "*bâtir un monde moins cruel*". (p.29)

Ce monde est-il encore loin ? L'histoire du livre de jeunesse d'hier à aujourd'hui, en France et dans le monde ne le dit pas.

Yvonne CHENOUF

